



LE MONDE DES LIVRES - UNE ŒUVRE EN QUELQUES MOTS-CLÉS

Giordano Bruno, ce génie moderne

Le philosophe, brûlé vif pour hérésie en 1600, reste mal connu en France, où son œuvre n'est encore que peu traduite. La parution des « Ombres des idées » (1582) permet de découvrir la dimension rationaliste et scientifique de sa pensée. Notions clés.

Par Nicolas Weill — Publié le 15 juin 2024 à 08h00



Détail de la statue de Giordano Bruno, œuvre d'Ettore Ferrari (1889), à Rome.
© F. MARTIN/LEEMAGE VIA AFP

Philosophe italien de la Renaissance, Giordano Bruno, dit le « Nolain », du nom de la ville de Nola, près de Naples, où il naquit en 1548, est surtout connu en France comme une victime emblématique de l'Inquisition papale, qui le livra au bûcher pour hérésie en 1600. Ancien dominicain défroqué et excommunié, Bruno a erré à travers l'Europe de l'humanisme, mais aussi des guerres de religion, passant du catholicisme à la Réforme, critique féroce de l'un et de l'autre, comme de la cruauté à l'œuvre dans la conquête des Amériques, et professant une religion naturelle, supposée être celle des Égyptiens, où Dieu se confond avec la nature.

La réception de ce penseur de génie, auteur d'une cinquantaine d'ouvrages en latin et en italien, dont trente-huit furent publiés de son vivant (moins de 10 % de ce corpus impressionnant a été traduit en français, en particulier aux Belles Lettres), a été obérée par son supplice final, commémoré spectaculairement à Rome en 1889 avec l'érection d'une statue en son honneur sur le Campo de' Fiori. Ce monument, dont le Vatican demanda en vain le déboulonnage, affirmait l'existence d'une Italie séculière et libérale face à la tutelle politique de la papauté sur les esprits de la Péninsule.

Bruno, prodige de la mémoire, impressionnait les doctes et les puissants par l'étendue de ses connaissances et des textes qu'il pouvait réciter de tête. Ecrivain de talent, mêlant dans une écriture savoureuse poésie, concepts et burlesque, comme le faisaient ses contemporains Rabelais, Erasme ou Luther, il exige du lecteur l'attention que porte un bon joueur d'échecs à sa partie, résume le chercheur Tristan Dagron (CNRS), qui vient de traduire chez Vrin la première partie, inédite en français, des *Ombres des idées* (1582).

Le processus de remémoration constitue bien un des thèmes principaux de ce corpus foisonnant, et l'on ne s'étonne pas que la spécialiste du sujet, la Britannique Frances Yates (1899-1981), lui ait consacré plusieurs chapitres de son classique *L'Art de la mémoire* (1966 ; Gallimard, 1987), Bruno étant pour elle un auteur de prédilection. Elle met en évidence le lien que le philosophe établissait entre les procédés mnémotechniques et les figures magiques. Mais d'autres érudits ont regretté que Yates ait excessivement tiré le personnage vers l'hermétisme et l'occultisme, empêchant de saisir la dimension essentiellement rationaliste, scientifique et philosophique de son parcours. Voici quatre notions pour l'éclairer.

Infini

L'un des traits qui ancrent la pensée de Giordano Bruno dans la modernité tient à son adoption sans réserve de la révolution copernicienne et de la réfutation du géocentrisme (l'idée qui veut que la Terre soit au centre de l'Univers). Mais, pour lui, pas question de substituer à cette tradition un héliocentrisme érigeant le Soleil en nouvel axe du tout. Il reproche à Copernic de s'attacher encore à l'idée d'un monde fini et hiérarchisé, à laquelle il oppose celle d'une infinité et d'une pluralité d'univers. Dieu, pense Bruno, n'est pas extérieur à la matière. Il parle d'une « âme du monde ». Contrairement à la vision véhiculée dans *La Physique*, d'Aristote, d'un cosmos divisé entre un « ciel des étoiles fixes » et un espace sublunaire, le nôtre, Bruno adhère à une conception unifiée du réel, peuplé de mondes innombrables, dépourvu de sens, de hiérarchie comme de limites.

Panthéisme

Dans l'histoire de la philosophie, l'idée que l'ensemble de la nature soit en Dieu et non pas en dehors de lui est généralement rapportée à Spinoza (1632-1677) et à sa thèse selon laquelle l'ensemble des choses est contenu dans une substance unique et divine (« Deus sive Natura », « Dieu c'est-à-dire la nature »). Or on trouve cette théorie en germe chez Bruno dès la veille du XVIIe siècle. Elle sera plus ou moins reprise au début du XIXe par les auteurs de l'idéalisme allemand, et il n'est pas surprenant que l'un des leurs, Schelling (1775-1854), ait intitulé en hommage au Nolaïn *Bruno ou du principe divin et naturel des choses* (1804 ; L'Herne, 1987) un dialogue où il tente de résoudre le taraudant problème philosophique de l'articulation entre l'un et le multiple.

Si Dieu et l'Univers se confondent, que faire de la religion ? Le rôle dévolu à celle-ci doit être purement moral, et destiné aux « ignorants ». La théologie n'a rien à voir avec la science, et doit être strictement détachée de la philosophie. « Les vrais philosophes honnêtes et de bonnes mœurs, écrit Bruno dans *De l'infini, de l'univers et des mondes*

(1584 ; Les Belles Lettres, 2006), ont toujours favorisé les religions ; car les uns et les autres savent que la foi est requise pour l'institution des peuples grossiers, qui doivent être gouvernés. » Quant à l'usage de la raison, il doit être réservé aux « contemplatifs, qui savent se gouverner et gouverner les autres ».

Ombre

Dans l'allégorie de la caverne développée par le Platon de *La République*, l'ombre des figurines défilant sur la paroi de la grotte où les prisonniers sont enchaînés représente les images sensibles à travers lesquelles la réalité des idées est à la fois saisie et occultée. L'ombre est ainsi une notion dévalorisée. Chez Bruno, au contraire, l'imagination et l'ombre sont les outils privilégiés de la connaissance du vrai, laquelle sera toujours et irréductiblement indirecte.

« Bruno donne au terme d'“ombre” une signification particulière, explique au “ Monde des livres ” Tristan Dagron. En fait, l'ombre, c'est plus généralement le visible, la rencontre de l'objet sensible avec la lumière. Pour Bruno, l'homme ne peut jamais sortir de la caverne. Son accès au vrai est toujours conditionné par les ombres, les images, les signes. » Penser, « intelliger », signifie réfléchir sur les images. « Quel meilleur nom donner que celui d'“ombres des idées” à celles qui sont dans les sens internes de l'homme, précise le Nolain dans *Les Ombres des idées*, puisqu'elles sont aussi distantes de la réalité des choses naturelles que le sont les formes naturelles des êtres métaphysiques ? »

Dans *Le Seuil de l'ombre* (Les Belles Lettres, 2003), brillante introduction à l'œuvre de Bruno, l'historien italien Nuccio Ordine (1958-2023) parlait de lui comme d'un « philosophe-peintre », jugeant que ses œuvres en italien – la comédie *Chandelier* (1582 ; Les Belles Lettres, 1993), visant méchamment les aristotéliens d'Oxford, ou l'ample dialogue intitulé *Des fureurs héroïques* (1585 ; *Les Belles lettres*, 1954) – insistent sur l'importance de la contemplation, sur le modèle de la peinture. « L'auteur cherche à peindre avec les yeux de l'esprit ce que peu d'hommes ont réussi à voir », affirme ainsi Ordine. La tension entre l'essence limitée de nos facultés et l'infini du vrai transforme chez Bruno le philosophe moins en sage qu'en amant rendu « furieux » par le désir du savoir.

Mémoire

La renommée de Giordano Bruno durant son existence était liée à sa maîtrise des techniques mnémotechniques. Frances Yates y a même repéré les prémices des « cerveaux électroniques ». Cette renommée, comme celle de « magicien », va pourtant le perdre, puisqu'elle va pousser un noble vénitien, Giovanni Mocenigo, à le faire revenir en Italie avant de le livrer à l'Inquisition en 1592 (son procès s'étendra sur plus de sept années). Pourtant, l'apport de Bruno au problème de la mémoire, très discuté depuis l'Antiquité, se révèle moins technique que théorique.

Il tient, précise Tristan Dagron, à une compréhension du phénomène qui ne se cantonne plus à limiter la mémoire à un simple enregistrement du passé mais, à la suite cette fois du *Philèbe* de Platon, en fait une opération active dans laquelle une sensation présente se double de celle d'une absence, qu'elle suscite. Elle étend le savoir autant qu'elle réplique le réel, anticipant les conceptions modernes de l'imagination pensée comme productrice et non seulement reproductrice, dont Paul Ricœur (*L'Imagination*, Seuil) faisait la caractéristique des modernes. Sur ce point encore, la modernité trouve en Giordano Bruno un précurseur trop méconnu.